

A ces mots, le jeune médecin abandonnant le ton de soumission qu'il avait affecté jusque-là, se redressa sous l'œil étincelant de son père, et lui répondit, le visage enflammé d'indignation :

—Ce château, il appartenait à ma mère, et vous n'en avez que l'usufruit. Il ne vous convient guère, n'est-il pas vrai, que le fils de celle que vous avez persécutée, pour ne pas employer une expression plus énergique, vienne visiter cette maison où il doit un jour commander en maître quand elle sera délivrée de votre présence. Mais il en sera ainsi, cependant, je resterai tant qu'il me plaira, à moins toutefois que vous ne me poussiez à quelque éclat ; car il faut que vous le sachiez : à moi aussi, cette existence pèse singulièrement. J'ai été patient ; mais craignez que je ne sois bientôt à bout ; je vous le déclare, vous vous repentiriez amèrement de vos fureurs insensées.

Cette foudroyante réponse atterra le comte de Garderel. Il ne répliqua pas. Mais son œil fauve, hagard, couvrait son fils. Félix ajouta :

—Cependant aujourd'hui, je suis disposé à vous donner la triste satisfaction que vous désirez ; je vais partir pour Paris. Mais, à moins d'un contre-ordre formel de votre part, je reviendrai quand bon me semblera. Si vous m'expulsez, je saurai que faire : vous garderez souvenir de moi.

—Et que ferez-vous ? demanda le comte d'une voix altérée.

—Ce que je ferai ? J'y réfléchirai quand l'occasion l'exigera. Vous avez dit tout à l'heure que j'étais habile ; me supposeriez-vous maintenant, à ce point maladroit, que de livrer le secret de ma conduite à venir, et des résolutions que je pourrais avoir prises pour mettre à exécution les projets que je médite ?

Là-dessus, le jeune médecin salua froidement le comte, ouvrit la porte, et sortit de l'appartement. Il prit congé de sa belle-mère et de ses sœurs sans leur faire part de ce qui s'était passé entre son père et lui. Elisa le vit s'éloigner avec un vif chagrin, car elle lui était reconnaissante de ce qu'il avait fait pour elle.

—Frère, lui dit-elle, pourquoi nous quitter si tôt ? Ta présence, ta vue me faisaient tant de bien. D'ordinaire, tu restais plus longtemps avec nous.

—Des affaires importantes me réclament à Paris, répondit-il, en jetant sur la jeune fille un regard singulier. D'ailleurs, je reviendrai. Soigne-toi bien pendant mon absence.

Elisa et sa sœur pleurèrent au départ du

jeune médecin. Mme de Garderel elle-même était émue. Les adieux terminés, Félix sortit du château, et, en passant devant la loge du concierge, il s'y arrêta un instant. Il parla quelque temps à voix basse avec l'homme que nous avons déjà vu chez le perruquier Larose. Il paraissait être en rapports intimes avec lui. Leur conversation avait un caractère tout à fait confidentiel, à en juger par leur attitude respective. Félix, en partant, tendit la main au concierge.

Au moment même où le jeune homme sortait, et franchissait la porte de la loge, le comte de Garderel, qui s'était tenu caché derrière la charmille bordant le mur de clôture, fit un mouvement pour voir ce qui se passait. S'étant assuré que son fils s'éloignait d'un pas rapide, par l'allée des châtaigniers, il pénétra à son tour dans la loge. Le personnage qui l'occupait avait à peu près l'âge de M. de Garderel. Il était de haute taille, sec et courbé. Sa figure jaune, ridée, aiguë ; son front bas, recouvert par des cheveux épais et grisonnants ; ses petits yeux gris, cachés sous de larges sourcils ; sa bouche aux lèvres minces et pincées, lui donnaient l'aspect le plus farouche. Vêtu grossièrement, il affectait cependant de la propreté, même de la recherche dans sa mise. C'était bien une physionomie satanique, à n'examiner que les apparences. L'ameublement de la loge, en excellent état, ne laissait rien à désirer.

Lorsque M. de Garderel entra, le concierge était assis, les jambes croisées, le bras droit appuyé sur une petite table en noyer, bien luisante. Sa main soutenait sa tête, et il paraissait pensif. Le comte de Garderel était en face de lui qu'il n'avait pas encore paru s'apercevoir de sa présence, et il fallut que ce dernier prit la parole, pour le tirer de sa rêverie. Aux premiers sons de la voix de son maître, le concierge tressaillit.

(A continuer.)

L'amiral Clan William fumait, ces jours derniers, devant sa maison de Belgravia Square, à Londres, dans une tenue très négligée.

Un policeman s'approcha de lui et lui dit :

—Que faites-vous là ? Est-ce que vous appartenez à la maison ?

—Non, répondit l'amiral c'est la maison qui m'appartient !

Le policeman ne demanda pas son reste.